

GUILLAUME FLAMERIE DE LACHAPELLE

Les *sententiae* chez Florus*

Summary – In Florus' *Epitome*, the gnomic sentences are fewer than the epigrammatic ones, since there are only thirteen maxims, which deal with war, diplomacy or morality. They have three main functions. First, as an ornamental component of Florus' work, they are characterized above all by *brevitas* and by the use of the rhythmical *clausulae* generally preferred by the historian. Moreover, they do not conclude a narrative, but they are used as transitions in order to announce a sudden change; thanks to them, Florus may also give a simplified version of events. At last, as far as ideology is concerned, it appears that they confirm the general views Florus expressed elsewhere, like the moral decline of Rome between 133 B. C. and Augustus, the need for cautiousness in the provincial administration and the organic view of the state.

Plusieurs historiens romains, au premier rang desquels Tacite, ont donné lieu à des études portant sur leur usage des *sententiae*. Si certains de ces travaux, notamment parmi les plus anciens, se limitent à une simple liste,¹ beaucoup se sont interrogés sur la forme de ces sentences, sur leur contenu moral, philosophique et politique ou encore sur leur fonction à l'intérieur du récit des événements dans lequel elles s'insèrent.²

* Les textes sont ceux de la Collection des Universités de France; en l'absence d'indication contraire, les traductions sont les nôtres.

¹ Par ex. J. D. Craig, The General Reflection in Caesar's Commentaries, in: CR 45 (1931), 107–110; J. De Vreese, Tacitus' *sententiae*, in: Hermeneus 42 (1970/1971), 13–17 et 149–152.

² Pour César: R. Preiswerk, *Sententiae in Caesars Commentarien*, in: MH 2 (1945), 213–226. Pour Tacite: B.-R. Voss, *Der pointierte Stil des Tacitus*, Munster 1980; M. S. Kos, *Sententiae in the Agricola of Tacitus*, in: Živa antika 40 (1990), 83–109; P. Sinclair, *Tacitus the Sententious Historian, A Sociology of Rhetoric in Annales 1–6*, University Park 1996; R. Kirchner, *Sentenzen im Werk des Tacitus*, Stuttgart 2001; K. Stegner, *Die Verwendung der Sentenz in den Historien des Tacitus*, Stuttgart 2004; E. E. Keitel, *Sententia and Structure in Tacitus' Histories 1*, 12–49, in: *Arethusa* 39 (2006), 219–244. À notre connaissance, il n'existe pas d'étude d'ensemble consacrée à Salluste, mais l'on relèvera des détails intéressants dans E. Castorina, *Sul proemio delle Historiae di Sallustio* (fr. I 1–18 M): la sentenziosità e il pessimismo, in: *StudUrb* (Ser. B) 49 (1975), 355–360; pour l'*Histoire Auguste*, voir notamment les remarques de Stegner, 17/18. Nous n'avons pu consulter F. G. Pickel, *A Study of the Statement of Generality in Livy's Ab urbe condita* (I–X; XXI–XXX), diss. Chicago 1949.

Florus, en revanche, n'a suscité aucun travail de ce genre.³ Ce phénomène s'explique sans doute avant tout par le peu d'attention que lui prête la critique depuis des décennies, mais aussi par la relative rareté de ses aphorismes: nous n'avons relevé en effet que treize formules assimilables à des maximes. Cette pauvreté en réflexions générales mérite à elle seule qu'on mène l'enquête à propos d'un auteur dont on a si souvent souligné le goût pour la rhétorique, la *brevitas* et les formules ciselées, autant de traits qui auraient fait attendre un nombre de *sententiae* plus élevé. Florus se contentait-il d'employer ces maximes comme substituts ponctuels des remarques stéréotypées et impersonnelles (*o pudor!*; *horribile dictu!*, etc.) qui émaillent l'*Epitomé*?⁴ Sont-elles un pur ornement ou bien s'inscrivent-elles au contraire dans une vision de l'histoire et du monde bien particulière?

Pour répondre à ces questions, nous commencerons par établir brièvement les critères définitoires des *sententiae*, avant d'en proposer un relevé présentant succinctement leur contexte, leur signification et leurs sources éventuelles. Nous émettrons enfin quelques remarques synthétiques sur les thèmes de ces *sententiae* et sur leur fonction, d'un point de vue esthétique, narratif et idéologique.

* * *

1. Définition

La difficulté de définir ce que les Anciens entendaient par *sententiae* a déjà été soulignée à de multiples reprises. Rappelons qu'on peut distinguer, d'après l'*Institution oratoire* de Quintilien (8, 5), le traité de rhétorique chronologiquement le plus proche de l'*Epitomé*,⁵ deux types de *sententiae*: d'une

³ Notons seulement les riches remarques stylistiques de C. Facchini Tosi, *Tra storia e retorica: note sulla lingua e sullo stile di Floro*, in: *Paideia* 57 (2002), 157 et n. 43.

⁴ J. Reber, *Das Geschichtswerk des Florus*, Freising 1865, 51, a relevé plus d'une cinquantaine de ces formules. – Dans le présent article nous utiliserons, par convention et faute de mieux, le titre *Epitomé*.

⁵ Qu'il ait été écrit à la fin du règne d'Hadrien (A. Garzetti, *Floro e l'età adrianea*, in: *Athenaeum* 42 [1964], 136–156; J.M. Alonso-Nuñez, *Floro y los historiadores contemporaneos*, in: *ACD* 42 [2006], 117/118), ou bien au début du règne d'Antonin (L. Bessone, *Ideologia e datazione della Epitoma di Floro*, in: *GFF* 2 [1979], 38–48; aussi L. Havas, *Zum außenpolitischen Hintergrund der Entstehung der Epitome des Florus*, in: *ACD* 24 [1988], 57–60 et id., *Floriana*, in: *Athenaeum* 67 [1989], 30–32). Les autres hypothèses (Auguste, Trajan, Marc-Aurèle) sont pratiquement abandonnées, sauf dans l'essai récent (et brillant) de H. Koch, *Neue Beobachtungen zum Geschichtswerk des Iulius Florus als eines spätaugusteischen Autors*, in: *ACD* 50 (2014), 101–137, qu'il n'est

part, les *sententiae* gnomiques, qui sont les plus anciennes, et qui visent à exprimer en peu de mots une vérité générale, souvent d'ordre moral; d'autre part, les *sententiae* épigrammatiques (ou *sententiae*-pointes), qui contiennent un trait particulièrement inattendu, frappant ou original.⁶

Ce second type de *sententiae* est très répandu chez Florus,⁷ au point qu'un critique a jadis vu dans son ouvrage "le règne absolu du trait, de la *sententia*",⁸ ce qui traduit sans doute à la fois le goût de son époque⁹ et la forte coloration rhétorique de l'*Epitomé*, déjà maintes fois relevée.¹⁰

Cependant, nous ne nous intéresserons qu'aux *sententiae* du premier type (gnomique), que Quintilien (8, 5, 3) définit de la façon suivante:

Est autem vox universalis, quae etiam citra complexum causae possit esse laudabilis, interim ad rem tantum relata, [...] interim ad personam.

"C'est un énoncé universel, qui peut être cité même en dehors de son contexte; il se rapporte tantôt à une chose, tantôt à une personne".

Ni l'auteur de la *Rhétorique à Hérennius*, ni Cicéron, ni Quintilien ne donnent de critères formels précis pour délimiter les *sententiae*. Nous retiendrons, en premier lieu, la brièveté (cf. Rhet. Her., 4, 24), ainsi que l'usage de temps exprimant une vérité générale (présent gnomique),¹¹ de termes axiologiques et de tours impersonnels.

pas possible de discuter dans le cadre du présent article, mais sur lequel nous nous proposons de revenir ultérieurement.

⁶ Pour la distinction entre les deux types de *sententiae*, voir par ex. D. M. Kriel, The Forms of the *sententiae* in Quintilian VIII. v. 3–24, in: AClass 4 (1961), 80–89 (81–84 pour les *sententiae* gnomiques), avec la distinction entre les deux types ainsi résumée à la dernière page: "a near formulation of a general truth" ou bien "any pointed expression which relies for its effect on antithesis, word-play, hyperbole or mere witticism"; Kirchner, *Sentenzen* (n. 2), 21–32; P. Paré-Rey, *Flores et acumina. Les sententiae dans les tragédies de Sénèque*, Lyon 2012, 25–31.

⁷ Ainsi que l'ont déjà noté maints commentateurs, parmi lesquels O. Jahn, *Iuli Flori epitomae de Tito Livio bellorum annorum DCC libri duo*, Leipzig 1854, xlvi (l'ouvrage serait "rempli de figures et de *sententiae*" ["Figuris, sententiis ... refertus"]); O. Rossbach, *Florus*, in: RE, VI.2, 1909, col. 2763.

⁸ R. Pichon, *Histoire de la littérature latine*, Paris 1919, 701.

⁹ Quint., *Inst. or.*, 8, 5, 2; Tac., *Dial.*, 20, 4.

¹⁰ L'influence des déclamateurs sur Florus a déjà été mise en évidence e.g. par Garzetti, *Floro* (n. 5), 141–144; P. Jal, *Florus. Œuvres*, Paris 1967, t. 1, XLVIII–L; C. Facchini Tosi, *Il proemio di Floro: la struttura concettuale e formale*, Bologne 1990, 49–60, et, pour les *sententiae* en particulier, la n. 11.

¹¹ On peut aussi concevoir des *sententiae* au parfait d'expérience ou au futur (A. Orlandini, *Structures syntactico-sémantiques des proverbes et des sentences en latin: leur insertion dans l'énoncé*, in: *Sentences et proverbes dans le monde romain*, ed. F. Biville, Lyon

Quoi qu'il en soit, nous restons bien conscient que le catalogue que nous présentons reste discutable.¹²

2. Relevé et contextualisation des *sententiae*

Lors de la guerre contre les Falisques, un maître d'école propose aux Romains de les aider à prendre sa cité. Mais Camille (qui n'est du reste pas nommé par Florus) ne veut pas devoir sa victoire à un acte de trahison et renvoie le transfuge parmi les siens. Cette *mira fides* (1,6,5) suscite l'admiration des ennemis:

[1] 1, 6, 6. *Eam namque vir sanctus et sapiens veram sciebat esse victoriam, quae salva fide et integra dignitate pareretur.*

“Car cet homme vénérable et sage savait que la véritable victoire est celle qu'on obtient sans perdre son crédit ni amoindrir son prestige”.

Cet épisode fameux est rapporté par beaucoup d'autres auteurs, mais on n'y trouve pas de maxime identique, même si chez Tite-Live, la source principale de Florus,¹³ les ambassadeurs de Faléries remercient le Sénat dans des termes comparables: *vos fidem in bello quam praesentem victoriam maluistis*

2000, 81–83), mais l'œuvre de Florus n'en contient pas.

¹² Nous n'avons pas intégré par exemple les formules décrivant l'influence du climat sur différentes peuplades, thème important chez Florus (C. Facchini Tosi, *Il geodeterminismo in uno storico*, in: *BStudLat* 35 [2005], 97–118; aussi M. Hose, *Erneuerung der Vergangenheit. Die Historiker im Imperium Romanum von Florus bis Cassius Dio*, Munich-Stuttgart 1994, 88/89) et qui a donné lieu à des formules que J. Reber, *Das Geschichtswerk* (n. 4), 47 ou R. Sieger, *Der Stil des Historikers Florus*, in: *WSt* 51 (1933), 107/108, tendaient à inclure dans les *sententiae*, mais qui nous ont paru relever d'une description plutôt que d'une généralisation (cf. 1,20,1, malgré la comparaison: *sicut primum impetus eis maior quam virorum est, ita sequens minor quam feminarum*; 1, 27,4, où le parfait indique que Florus considère avoir affaire à un processus historique singulier: *uti frugum semina mutato solo degenerant, sic illa genuina feritas eorum Asiatica amoenitate mollita est*). Nous avons en revanche inclus les sentences [4], car elle concerne une catégorie anthropologique très large qui marque une généralisation par rapport au contexte immédiat (les seuls Gaulois Senons), [5], car il nous semble qu'elle interrompt le récit pour livrer une vérité générale et [7], dans la mesure où la métaphore *fortius aurum quam ferrum* imite un tour proverbial. Enfin, nous n'avons pas pris en compte la formule *immensa vanitas hominis* de 2,20,2, qui paraît s'appliquer au seul Marc-Antoine, et non à l'homme en général. – Sur le caractère contestable de tout catalogue de ce genre, cf. Kos, *Sententiae* (n. 2), 108/109; Kirchner, *Sentenzen* (n. 2), 44; Paré-Rey, *Flores* (n. 6), 38.

¹³ Telle est l'opinion majoritairement défendue, que l'on considère que Florus a consulté Tite-Live directement ou bien à travers un abrégé intermédiaire.

(“Vous, vous avez préféré la loyauté dans la guerre à une victoire immédiate”).¹⁴ Il est possible que Florus ait voulu donner une vigueur nouvelle à cette formule en rendant indissociables *victoria* et *fides*, au lieu de les opposer comme elles l’étaient chez le Padouan. En tout cas, l’idée d’une victoire morale supérieure à la victoire militaire était fréquente chez les Anciens.¹⁵ Quant au respect de la parole donnée, qui doit l’emporter sur toute autre considération, il est, là aussi, un des motifs centraux des anciens proverbes.

Pour aider Clusium, assiégé par les Gaulois Senons, Rome envoie des ambassadeurs chez les envahisseurs:

[2] 1, 7, 6. *Sed quod ius apud barbaros?*

“Mais quelle justice y a-t-il chez des barbares?”

Ces cinq mots constituent une *sententia per interrogationem* (Quint., Inst. or., 8, 5, 5), plus frappante que le simple constat: *nullum ius est apud barbaros*.¹⁶ Elle reprend un lieu commun de l’anthropologie romaine.¹⁷ La phrase suivante, *Ferocius agunt, et inde certamen* (“Ils agissent plus féroce-ment, d’où des combats”), contient à nouveau une vérité générale:¹⁸ elle confirme que la question ne porte pas sur un peuple en particulier, dans des circonstances précises (les Gaulois Senons), mais qu’elle relève bien d’un constat très large. Florus renverse ici complètement les responsabilités par rapport à Tite-Live, selon qui les sénateurs considéraient comme justifiée la cause des Gaulois, ulcérés par le meurtre d’un des leurs tombés sous les coups de l’ambassadeur Q. Fabius, ayant alors agi *ferociter: et ius postulare*

¹⁴ Liv., 5, 27, 13. Formule analogue dans Plut., Cam., 10, 7: εἶπον ὅτι Ῥωμαῖοι τῆς νίκης τὴν δικαιοσύνην προτιμήσαντες [...] (“Ils dirent que les Romains, en préférant la justice à la victoire [...]).

¹⁵ E.g. Val. Max. 4, 1, 2; autres exemples dans A. Otto, Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer, Leipzig 1890, 172, s. v. “*imperare*”. En outre, trois aphorismes de Publilius Syrus désignent aussi la véritable *victoria* comme étant de nature morale: Publ. Syr., B21; I23; M58 (Meyer).

¹⁶ Ainsi Quint., Inst. or., 8, 5, 6, considère-t-il que la *sententia: Usque adeone mori miserum est?* est une manière alerte de dire: *mors misera non est*.

¹⁷ Cf. Y. A. Daugé, Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation, Bruxelles 1981, 268–271.

¹⁸ Il est peu probable que *agunt* soit un présent de narration, dans la mesure où tous les autres verbes environnants sont à l’imparfait ou au passé simple. On pourrait, à la rigueur, y voir une nouvelle *sententia* (en ce sens C. Facchini Tosi, Anneo Floro. Storia di Roma: la prima e la seconda età, Bologne 1998, 239), à ceci près que, en l’absence de sujet exprimé pour *agunt*, la formule ne peut être citée de façon intelligible en dehors de son contexte.

barbari videbantur.¹⁹ Florus a pu malicieusement reprendre les mots de Tite-Live pour exprimer une idée tout à fait contraire à ce dernier.

En 1, 22, 5, au moment de l'attaque de Sagonte par Hannibal, Florus rappelle ceci:

[3] 1, 22, 5. *Summa foederum Romanis religio est.*

“Les Romains ont un immense respect des traités”.

On pouvait hésiter à faire de cette phrase une *sententia*; c'est le contexte qui nous y invite, avec un brusque et bref retour au présent, sans transition, au milieu d'un récit au passé.

La *sententia* suivante se trouve dans un développement consacré à l'intégration des Espagnes à l'empire. Florus vient de rappeler les conditions dans lesquelles la province a été créée (par Scipion l'Africain). La maxime précède le récit des campagnes de pacification menées ultérieurement par Caton l'Ancien ou Tibérius Sempronius Gracchus, le père des Gracques:

[4] 1, 33, 8. *Plus est provinciam retinere quam facere.*

“C'est une plus grande affaire de conserver une province que d'en créer une”.

L'expression *plus quam* peut se comprendre soit dans un sens moral (“il est plus important”, “plus honorable”), soit dans un sens pragmatique (“il est plus difficile”).²⁰ Le parallèle avec 2, 30, 9 [12], inviterait à comprendre *plus* comme “plus difficile”, mais l'autre acception reste plausible, comme dans la harangue que prononce Périclès devant les Athéniens pour les exhorter à préserver l'héritage de leurs aïeux (Thuc., 2, 62, 3):

αἴσχιον δὲ ἔχοντας ἀφαιρεθῆναι ἢ κτωμένους ἀτυχεῖν.

“Il est plus honteux d'être dépouillé de ce qu'on possède que d'échouer dans une conquête”.

Il est possible que Florus ait ici voulu rivaliser avec Thucydide, en condensant la formule, devenue célèbre, de son illustre devancier.²¹ On trouve

¹⁹ Liv., 5, 36, 8 et 11. Sur ce renversement complet des responsabilités opéré par Florus, voir en particulier P. Zancan, *Floro e Livio*, Florence 1942, 38/39; L. Bessone, *Floro: anacronismi per omissione*, in: *AIV* 151 (1992/1993), 399, n. 32 et 404/405. Les autres témoignages vont dans le sens de Tite-Live: par ex. Dion. Hal., 13, 12; Diod. Sic., 14, 113, 4–7.

²⁰ En faveur de la première (cf. aussi OLD, s. v. “*plus*”, § 4.a): Jal, *Florus* (n. 10), t. 1, 76; de la seconde: F. Ragon, *Abrégé de l'histoire romaine*, Paris 1826, 159; E. S. Forster, *Florus. Epitome of Roman History*, Londres-Cambridge [MA] 1929, 147; J. Giacone Deangeli, *Epitome e frammenti di L. Anneo Floro*, Turin 1969, 455; E. Salomone Gaggero, *Floro. Epitome di storia romana*, Milan 1981, 202. – Notre ignorance complète du hongrois nous a empêché de tirer parti de l'article de A. Mócsy, *Plus est provinciam retinere quam facere*, in: *Antik Tanulmányok* 9 (1962), 191–201.

²¹ Six mots contre sept. L'écart est plus important si l'on se fonde sur le nombre de syllabes, et non seulement de mots. – Sur la fortune de la formule de Thucydide, reprise par

déjà chez Sénèque le Rhéteur la preuve qu'une telle compétition entre historiens existait, à travers un exemple où Salluste abrège un aphorisme du même Thucydide,²² et nous savons que Florus s'est livré au même type d'*aemulatio* avec César.²³ Peut-être Florus a-t-il aussi eu en tête un *dictum* de l'empereur Auguste qui, selon Plutarque, se serait étonné de ce qu'Alexandre "ne pensât point que c'était une tâche plus grande d'administrer un si grand empire que de le conquérir".²⁴

Lors du siège de Numance, les mêmes soldats qui butaient depuis longtemps devant la résistance des Espagnols finissent par emporter la victoire grâce à la discipline qu'a su leur imposer Scipion Émilien. Florus énonce alors une vérité qu'il présente comme une forme de proverbe (*proditum est*):

[5] 1, 34 (= 2, 18), 11. *Tanti esse exercitum quanti imperatorem vere proditum est.*

"La valeur de l'armée est proportionnelle à celle du général: l'adage est vrai".

De fait, on retrouve chez plusieurs autres auteurs la remarque selon laquelle l'efficacité des soldats reflète celle de leur général,²⁵ ce qui dérive peut-être d'une application initialement politique;²⁶ cependant, on trouve rarement une tournure proverbiale,²⁷ et en tout cas pas sous la forme que donne Florus.

plusieurs écrivains grecs et, de façon très nette, par Sall., Jug., 31, 17, cf. C. Meister, Die Gnomik im Geschichtswerk des Thukydides, Winterthur 1955, 31 et n. 8.

²² Cf. Sen. Rh., Contr., 9, 1, 13–44, à propos de la formule δεινὰ γὰρ αἱ εὐπραξίαι συγκρούψαι καὶ συσκιᾶσαι τὰ ἐκάστων ἀμαρτήματα, attribuée à Thucydide, et de Sall., Hist., 1, 55, 24 Maurenbrecher (*res secundae mire sunt vitii obtentui*): *hac* [sc. *brevitate*] *eum Sallustius vicit et in suis illum castris cecidit* ("Salluste l'a emporté sur Thucydide dans le domaine de la brièveté, et l'a ainsi défait sur son propre terrain"); Kos, *Sententiae* (n. 2), 90/91; Sinclair, Tacitus (n. 2), 123–128.

²³ En 2, 13, 63: le *veni, vidi, vici* devient ainsi *venit, percussit, abscessit. Nec vana de se praedicatio est Caesaris, ante hostem victum esse quam visum*; cf. G. Flamerie de Lachapelle, Les discours directs dans l'œuvre de Florus, in: *AncSoc* 40 (2010), 273 et n. 38.

²⁴ Plut., Apopht., 207d.

²⁵ Sall., Jug., 32, 1; Liv., 5, 19, 3; Stat., Theb., 4, 663; voir aussi le chap. 2, 8 des Stratagèmes de Frontin et, pour une variante, Liv., 2, 39, 2 (le général vaut plus que ses soldats).

²⁶ Plat., Leg., 711 b/c; Cic., Fam., 1, 9, 12; Plin., Pan., 46, 5; cf. R. Tosi, *Dizionario delle sentenze latine e greche*, Milan 1991, cité d'après la trad. de R. Lenoir, Grenoble 2010, 144/145, n° 138.

²⁷ Justin, 6, 8, 2, à propos de la chute d'Épaminondas: *Telo si primam aciem praefregeris, reliquo ferro vim nocendi sustuleris* ("En ébréchant la pointe d'un javelot, on ôte toute faculté de faire du mal au reste du fer"); Plut., Apopht., 187d, citant Chabrias: Εἰώθει δὲ λέγειν ὅτι φοβερώτερόν ἐστιν ἐλάφῳ στρατόπεδον ἡγουμένου λέοντος ἢ λέοντων ἐλά-

Jugurtha vient de corrompre la députation menée par L. Opimius pour partager le royaume de Micipsa entre Adherbal et lui, puis a soudoyé Aemilius Scaurus:

[6] 1, 36, 5. *Sed non diu latent scelera.*

“Mais les méfaits ne restent pas longtemps cachés”.

Florus exprime là une vérité universelle réunissant deux traditions proverbiales: d’une part, l’idée que rien n’échappe à l’œil de la justice;²⁸ d’autre part, celle que le temps finit toujours par faire émerger la vérité.²⁹

Après avoir découvert cette forfaiture, les Romains ne tardent pas à reprendre la guerre. Cependant, Jugurtha utilise encore son or pour triompher des Romains, en soudoyant Calpurnius Bestia:

[7] 1, 36, 7. *Sed rex, peritus fortius adversus Romanos aurum esse quam ferrum, pacem emit.*

“Mais le roi, sachant par expérience que, pour lutter contre les Romains, l’or est plus fort que le fer, achète la paix”.

Sertorius, dont Florus vient de dire qu’il était “un homme d’une vertu éminente mais désastreuse” (*vir summae quidem sed calamitosae virtutis*), vient d’entrer en Espagne, parmi des peuples à la bravoure desquelles l’historien a déjà rendu hommage à plusieurs reprises.³⁰

[8] 2, 10, 3. *Viro cum viris facile conuenit.*

“Un brave s’entend facilement avec des braves”.

φοῦ (“Il avait l’habitude de dire qu’une armée de biches menée par un lion était plus redoutable qu’une armée de lions menée par une biche”).

²⁸ Soph., Ai. Locr., fragm. 12; Hippon., 301, vers repris par Gell., 12, 11, 6 (cf. D. Cuny, Les sentences dans les pièces perdues de Sophocle, in: Les Maximes théâtrales en Grèce et à Rome: transferts, réécritures, remplois, edd. C. Mauduit et P. Paré-Rey, Lyon 2011, 46–52; Tosi, Dizionario [n. 26], 672/673, n° 889).

²⁹ Euripide, Éole, fr. 32 (Jouan-Van Looy); Lucr., 5, 1156–1160; Publ. Syr., A24; Sen., Ep., 97, 13. Sur le temps comme révélateur de tout ce qui est caché, cf. A. Otto, Die Sprichwörter (n. 15), s. v. “tempus”, 343, n° 1756.

³⁰ Flor., 1, 22, 38: *viris armisque nobilem Hispaniam*; 1, 34, 1/2 et 16. Voir aussi plus loin 2, 33, 46/47 (et les remarques de C. Facchini Tosi, Gli aggettivi in Floro, in: BStudLat 34 [2004], 83). Ces hommages répétés à la valeur guerrière et morale des Espagnols ont déjà été relevés à plusieurs reprises, et ont fait penser à certains commentateurs que Florus rendait hommage à sa terre natale, ou bien à celle de l’empereur Hadrien (d’après Gell., 16, 13, 4; cf. V. Alba, La concepción historiográfica de Lucio Anneo Floro, Madrid 1953, 131–137; Garzetti, Floro [n. 5], 156; Hose, Erneuerung [n. 12], 134–136, y voit un rapport avec l’importance de l’Espagne dans la politique impériale depuis Hadrien).

Ici, *vir* a sans doute une valeur laudative, désignant “l’homme courageux” (OLD, s. v. “vir”, § 3). La *sententia* fonctionne sur le principe ὁμοίου ὁμοίῳ, comme bien d’autres formules gnomiques.³¹

La bataille de Philippes est indécise, puisque le camp de Cassius d’un côté, celui d’Octavien, de l’autre, ont été pris. C’est alors que le narrateur s’exclame:

[9] 2, 17, 10. *Sed quanto efficacior est fortuna quam virtus!*

“Mais comme la fortune est plus efficace que la vertu!”

Le pouvoir de la *fortuna* en matière militaire a déjà donné lieu à de multiples *sententiae* chez des poètes, des philosophes et des historiens.³² L’antithèse *virtus/ fortuna* est particulièrement courante.

Avant même de livrer l’issue du combat, Florus ajoute une autre maxime du même ordre, qu’il attribue à Brutus, et qui confirme la précédente:

[10] 2, 17, 11. *Et quam verum est, quod moriens efflavit, non in re, sed in verbo tantum esse virtutem!*

“Et comme est vraie la déclaration qu’il fit en mourant, selon laquelle la vertu n’existe pas dans la réalité, mais seulement dans les mots”.

Ces ultimes paroles de Brutus posent plusieurs problèmes. Le premier porte sur le sens du mot *virtus*: certains commentateurs estiment que Florus pense ici à *virtus* dans son sens militaire,³³ car la suite du récit montre que Brutus et Cassius étaient sur le point de l’emporter, et qu’ils ont été battus seulement à cause d’un *error*. Mais cette interprétation n’est pas nécessaire. Il reste possible d’y voir plutôt une opposition entre la *virtus* morale de Brutus, celle qu’il a pratiquée toute sa vie, et sa déconvenue finale. L’origine de la citation invite aussi à cette analyse.

³¹ Notamment pour le monde grec, cf. M. Menu, “On recherche toujours son semblable”: fortune du proverbe dans le théâtre grec, in: Phileuripides. Mélanges offerts à Francis Jouan, edd. D. Auger et J. Peigney, Paris 2008, 555–568; à Rome, cf. e. g. Tac., Hist., 2, 100, 3.

³² Pol., 10, 43, 2; Caes., Gall., 6, 30, 2; Civ., 3, 68, 1; Liv., 9, 17, 3; 44, 40, 3; Dion. Hal., AR, 9, 29, 5; aussi Verg., Aen., 4, 603; Sen., Phœn., 629; Tac., Hist., 1, 4, 1, etc. – Pour les philosophes, cf. Sen., Const., 6, 6. Sur l’idée que la victoire et la défaite dépendent de la *fortuna*, et non du mérite, aussi Tranqu., 11, 9; Ben., 4, 33, 2; 5, 5, 1; 6, 3, 1; Ep., 24, 7.

³³ Forster, Florus (n. 20), 310, n. 1; Salomone Gaggero, Floro (n. 20), 360, n. 12. On pourrait de fait penser au mot d’Archidamos, devenu proverbial, s’exclamant, devant le premier trait de catapulte (Plut., Apophth., 191 d et Apophth. Lac., 219 a): ἀπόλωλεν ἀνδρὸς ἀρετή (“La valeur personnelle n’a plus cours”).

Elle est en effet issue, si l'on en croit le récit plus circonstancié de Cassius Dion (47, 49, 1/2), d'une tragédie ayant pour titre *Héraclès*:

καὶ ἀναβοήσας τοῦτο δὴ τὸ Ἡράκλειον,
 ὃ τλήμον ἀρετῆ, λόγος ἄρ' ἦσθ', ἐγὼ δέ σε
 ὡς ἔργον ἤσκουν· σὺ δ' ἄρ' ἐδούλευες τύχῃ,
 παρεκάλεσέ τινα τῶν συνόντων, ἵνα αὐτὸν ἀποκτείνῃ.

“Et après avoir proclamé ces mots d'*Héraclès*, ‘Ô malheureuse vertu, tu n’es qu’un nom, et moi pourtant je t’ai pratiquée comme si tu étais une réalité; mais tu étais l’esclave de la fortune’, il appela auprès de lui l’un de ses compagnons afin qu’il lui donnât la mort”.

L’auteur de la tragédie dont sont issus les deux vers est inconnu.³⁴ On ne sait pas non plus chez quel historien Florus et Cassius Dion ont puisé ces *ultima verba*: il s’agit vraisemblablement de Tite-Live, mais une telle scène se trouvait sans doute dans de nombreux recueils d'*exempla*. Il est probable en tout cas que Cassius Dion, qui cite entièrement les vers tragiques et qui présente un enchaînement strictement chronologique des événements (contrairement à Florus, nous le verrons plus bas) est plus fidèle à la source originale.

Quoi qu’il en soit, J. Moles, l’auteur de l’enquête la plus ambitieuse sur la question, propose d’y voir une invention de la propagande augustéenne pour discréditer Brutus qui, à son dernier jour, aurait compris la vanité de son code de vie personnel, entièrement fondé sur la *virtus*.³⁵ L’hypothèse est séduisante, car cette formule est souvent critiquée par les Anciens, qui y voyaient une dépréciation de la force de la *virtus*.³⁶

Néanmoins, il semble que Florus, en modifiant légèrement le contenu de ces derniers mots³⁷ et en changeant le contexte dans lequel la sentence est prononcée, empêche qu’elle soit interprétée dans un sens défavorable à Brutus.

En effet, les deux *sententiae*, ainsi dissociées et énoncées par deux locuteurs différents (le narrateur, d’une part [9]; Brutus, d’autre part [10]), se

³⁴ A. Nauck, *Fragmenta tragica Graeca*, Leipzig 1889, 910, fragmenta adespota n° 374. Certains ont pensé qu’il s’agissait de l’*Héraclès* de Diogène le Cynique.

³⁵ J. Moles, Some “Last Words” of M. Iunius Brutus, in: *Latomus* 42 (1983), 775–779.

³⁶ Sen., Ep., 123, 10; Plut., Superst., 165 a. Hor., Epist., 1, 6, 31, semble aussi indiquer que la formule avait un aspect scandaleux; cf. Tosi, *Dizionario* (n. 26), 1078/1079, n° 1468. La remarque gênée d’un fin commentateur tel que C. A. Rupert, *Observationes politicae, morales, historicae, philologicae, criticae, ad L. Annaei Flori Rerum Romanarum libros IV, Noribergae 1659, ad loc.*, montre d’ailleurs que cet embarras perdurait: “Scilicet in externis. Nam in hominem internum fortuna nihil potest”.

³⁷ Sur cette habitude de Florus, voir notre (n. 23).

justifient réciproquement. Ensuite, alors que chez Cassius Dion, ces mots précèdent le suicide lui-même – ce qui paraît le plus logique – Florus dissocie les deux éléments: le récit de la défaite suit cette *sententia*, au lieu de la précéder, comme si elle en prouvait immédiatement la justesse. Quant au suicide, il ne procède pas de cette parole désabusée, mais d'un engagement formel pris antérieurement par Brutus avec Cassius: aucun ne devrait survivre à la bataille (2, 17, 14). Enfin, la conclusion du paragraphe moralise le suicide, qui n'est plus vu comme un échec ou un reniement:

Nisi quoque ex persuasione sectae fuit, ne violarent manus, sed in amolitione fortissimarum piissimarumque animarum iudicio suo, scelere alieno uterentur.

“À moins également que cela procédât d'une conviction philosophique en vertu de laquelle ils ne devaient pas souiller leurs mains, mais, au moment où flanchaient les âmes les plus courageuses et les plus justes, prendre leur propre décision en laissant le crime à autrui”.³⁸

Par ailleurs, en replaçant cette déclaration dans une perspective plus large, on constate qu'elle s'inscrit pleinement dans la *Weltanschauung* de Florus: la *virtus* qui, aux premiers temps de Rome, dominait les actions du peuple-roi et de ses magistrats, est peu à peu supplantée par la *fortuna*, qui est au principe des réussites et des échecs.³⁹ Par rapport à la version de Cassius Dion, la disparition de la première personne (ἐγώ) et de l'apostrophe à la fortune, qui exprimait une part de désespoir, contribue à faire de la déclaration de Brutus un constat général sur la décadence de son époque, qui signe l'échec de toute une nation, et non plus seulement une désillusion personnelle.

Sextus Pompée vient d'être écrasé à Nauloque. S'il y était mort, il aurait conservé la réputation d'un grand général, mais c'était sans compter que (*nisi quod*)

[11] 2, 18 (= 4, 8), 7. *magnae indolis signum est sperare semper.*

“C'est la marque d'un grand caractère d'espérer toujours”.

Sextus Pompée agit peut-être d'après l'idée selon laquelle il faut garder espoir dans toutes les circonstances,⁴⁰ alors même que la phrase suivante

³⁸ Lorsque c'est Marc-Antoine qui demande à un de ses proches de lui donner la mort, le jugement de Florus est beaucoup moins bienveillant (2, 20, 10), ce qui tend à confirmer le biais favorable à l'égard de Brutus.

³⁹ Voir en particulier A. Nordh, *Virtus and Fortuna in Florus*, in: *Eranos* 50 (1952), surtout 115–126; aussi L. Bessone, *La storia epitomata. Introduzione a Floro*, Rome 1996, 112/113.

⁴⁰ E. g. Sen., *Med.*, 163: *Qui nil potest sperare, desperet nihil*. Voir aussi Publ. Syr., 124.

débute par ces mots, prouvant que le désastre est inéluctable: *Perditis enim rebus*. À première vue, le passage paraît flatteur: il se rapporte à une tradition selon laquelle l'espérance n'intervient finalement que lorsqu'on ne peut plus se fier à la fortune, à sa propre intelligence ou à ses propres forces, ce qui rappelle, là encore, Thucydide (2,62,5) ou bien le fameux *Spes sibi quisque* de Virgile (Aen., 11,319; aussi 2,354, *Una salus victis nullam sperare salutem*).

Néanmoins, il est possible que Florus ait introduit ici une pointe d'ironie, comme le suggère la prudente formule qui introduit la maxime: *nisi quod*. Est-ce vraiment, ici, le signe d'une grande âme que de poursuivre le combat? Ce n'est pas ce qu'indiquent les lignes suivantes, qui dépeignent un Sextus Pompée effrayé, éperdu dans sa fuite misérable. Du reste, la maxime inverse existe aussi, qui condamne les vains espoirs des vaincus incapables de reconnaître leur défaite.⁴¹ Sextus, en poursuivant le combat, ne tombera-t-il pas dans l'infamie? L'intention de Florus reste donc difficile à déterminer, puisque l'idée selon laquelle il ne fallait pas perdre espoir au milieu des difficultés est aussi répandue que son contraire.

En 9 p. C., le Sénat croit qu'une paix durable a été instaurée par Nero Claudius Drusus en Germanie, et décerne au défunt le surnom *Germanicus*. Les deux *sententiae* consécutives annoncent qu'il ne s'agit là que d'une illusion. Conquérir une province n'est rien si l'on est incapable de la conserver:

[12] 2, 30 (= 4, 12), 29. *Sed difficilium est provincias optinere quam facere.*

“Mais il est plus difficile de conserver des provinces que de les conquérir”.

La maxime reprend en partie [4]; c'était une conception exprimée, chez Tite-Live, par un émissaire du roi Antiochus III (37,35,6): *parari singula acquirendo facilius potuisse quam universa teneri*: “Il était plus facile d'annexer successivement par la conquête des pays que de les maintenir ensemble”.

Pour conserver son empire, il faut instaurer une domination juste, et ne pas outrager les provinciaux:

⁴¹ Cf. Thuc., 5, 103; Pol., 11, 2, 8–11, sur les généraux qui ont gâché leur réputation en ne se donnant pas la mort après une défaite complète. S'obstiner à vivre quand tout est perdu pouvait aussi passer pour de la lâcheté: Sénèque juge scandaleuse la formule de ce Rhodien: *omnia, inquit, dum vivit, speranda sunt* (Ep., 70,6). De la même façon, les paroles des partisans d'Othon, dans Tac., Hist., 2, 46, 2: *fortes et strenuos etiam contra fortunam insistere spei* (“les hommes courageux et résolus gardent l'espoir même contre la fortune”), prennent une dimension ironique, puisque celui à qui elles s'adressent décide immédiatement de se donner la mort.

[13] 2, 30, 29. *viribus parantur, iure retinentur.*

“On les acquiert par la force, on les conserve par les lois”.

L’idée qu’un pouvoir violent ne peut durer est présente, sous une forme gnominique, chez de nombreux auteurs,⁴² et Tacite, que Florus semble avoir à plusieurs reprises imité, l’a plus précisément appliquée aux provinces romaines, notamment dans la *Vie d’Agricola* (19, 1): *doctus [...] parum profici arma, si iniuriae sequerentur* (“instruit que les armes apportent peu de profit, si elles étaient suivies d’injustice”).⁴³ Florus est le plus concis dans ce domaine.

3. Thèmes

Plusieurs des *sententiae* de Florus ont trait à la vie militaire et au combat ([1], [5] et, à un degré moindre, [8] et [9]), ce qui est assez courant chez les historiens,⁴⁴ et ce qui se justifie d’autant plus dans le cas de Florus si l’on songe à l’importance des récits de guerre dans l’*Epitomé*, qui aborde beaucoup moins la situation intérieure. À côté des questions proprement morales ([6], [10], [11]), qui sont liées de façon pour ainsi dire consubstantielle à la notion même de *sententia*,⁴⁵ il faut surtout souligner l’importance des maximes d’ordre politique ([4], [12], [13]). En revanche, contrairement à Thucydide, à César, Salluste, à Tacite,⁴⁶ Florus ne prête pas d’attention à la psychologie des passions (sauf peut-être [7]), sans doute parce qu’il néglige, surtout dans le premier livre, les individus au profit des entités collectives⁴⁷ et parce que son souci constant de *brevitas* l’empêche de développer cet

⁴² E. g. Eur., Hec., 282; Cic., Off., 2, 25; [Sall.], Epist., 1, 3; Sen., Med., 196; Tro., 258/259; Tac., Ann., 3, 28, 1, etc.

⁴³ Sur cette formule, cf. Kos, *Sententia* (n. 2), 100; peut-être a-t-il aussi eu en tête ces paroles de Vologèse dans Tac., Ann., 15, 2, 3: *aequitate quam sanguine, causa quam armis retinere parta maioribus malueram* (“J’aurais préféré conserver les conquêtes de nos ancêtres par l’équité plutôt que par le sang, par le droit plutôt que par les armes”). Sur Florus imitateur de Tacite, cf. A. Egen, *De Floro historico elocutionis Taciteae imitatore*, Munster 1882, et en particulier 43–45 pour la *brevitas*.

⁴⁴ Pour Thucydide, voir e.g. Meister, *Die Gnomik* (n. 21), 87–89; pour César, cf. Preiswerk, *Sententiae* (n. 2), 216.

⁴⁵ En particulier selon l’auteur de la *Rhet. Her.*, 4, 24: les *sententiae* désignent “ce qui se passe, ou ce qui doit se passer dans la vie” (*quid sit aut quid esse oporteat in vita*).

⁴⁶ L’importance du thème psychologique a été mise en évidence dans toutes les études consacrées à Tacite, en particulier Stegner, *Die Verwendung* (n. 2); pour César, cf. Preiswerk, *Sententiae* (n. 2), 216/217.

⁴⁷ Sur cet aspect de l’œuvre de Florus, voir notamment J. M. Alonso-Nuñez, *Les conceptions politiques de Florus*, in: LEC 54 (1986), 179; Hose, *Erneuerung* (n. 12), 70–76.

aspect. De la même façon, le peu de place que l’auteur accorde à la réflexion sur sa propre façon d’écrire l’histoire se traduit par l’absence de *sententia* à ce sujet, portant sur la nécessité d’être exact ou sur la nature de la *fama* par exemple, alors qu’on en trouvait beaucoup chez un Polybe ou un Tacite. D’une façon plus générale, en ne prêtant pas à ses personnages de longs discours, lieux privilégiés pour l’expression de *sententiae*, puisque celles-ci viennent alors y appuyer une idée, et forment une part importante de l’argumentation, Florus réduit pour ainsi dire mécaniquement le nombre de *sententiae* gnomiques, tous thèmes confondus, au sein de l’*Epitomé*.

En tout cas, ces maximes s’inscrivent toujours dans une tradition attestée par les différents parallèles que nous avons eu l’occasion de mentionner plus haut. Si le fond même de ces sentences n’est pas très neuf, leur fonction est parfois plus originale. On peut distinguer à cet égard trois aspects: esthétique, narratif et idéologique.

4. Fonctions

Fonction esthétique. Les traités de rhétorique des Anciens soulignent tous l’agrément que les *sententiae* apportent au fond du propos.⁴⁸ Cette dimension n’est pas absente de l’œuvre de Florus, et nous n’en mentionnerons ici que deux aspects.

La *brevitas*, en premier lieu, est un trait caractéristique de l’esthétique florienne. Florus n’utilise ainsi aucune des *sententiae* que Quintilien définissait comme “accompagnées de leur motif rationnel” (*ratione subiecta*), c’est-à-dire pourvues de quelques mots qui en donnent une motivation.⁴⁹ Il préfère visiblement, quand une explication est apparemment nécessaire, juxtaposer deux *sententiae* qui se justifient mutuellement sans qu’il soit nécessaire d’introduire une subordonnée de cause ([12] et [13]; aussi le lien entre [2] et la phrase qui suit, supra [p. 111]). Au sein même des *sententiae* exprimées sans “motif rationnel”, Florus privilégie les *sententiae simplices*,⁵⁰ les plus

⁴⁸ Rhet. Her., 4, 25; Cic., De or., 2, 258; Quint., Inst. or., 8, 5, 10.

⁴⁹ Quint., Inst. or., 8, 5, 4, avec l’exemple suivant emprunté à Sall., Jug., 10, 7: *Nam in omni certamine, qui opulentior est, etiam si accipit iniuriam, tamen quia plus potest, facere videtur* (“Car dans tout conflit, le plus puissant, même s’il subit l’injustice, semble cependant la commettre, parce que sa force est supérieure”). Même distinction déjà dans Rhet. Her., 4, 24.

⁵⁰ Quint., Inst. or., 8, 5, 4. En cela, l’idéal stylistique de Florus semble comparable à celui de son temps, puisqu’on trouve des proportions comparables chez des auteurs un peu plus anciens comme Tacite (Kirchner, Sentenzen [n. 2], 85–87) ou Pline le Jeune (M. Viel-

directes et les plus plaisantes;⁵¹ on relève une seule *sententia duplex* [13],⁵² qui reste elle-même un modèle de brièveté et de dépouillement. À cet égard, la simplicité de la structure de ces *sententiae*, dont la plupart s'articulent autour d'un simple *est* ([3], [4], [5], [7], [9], [10], [11], [12], avec une ellipse en [2]), est frappante dans une œuvre au style si recherché par ailleurs. Au nom de cette brièveté, Florus semble avoir voulu rivaliser avec Thucydide [4] ou Tacite [13], en condensant à l'extrême des traits déjà exprimés par eux; peut-être a-t-il voulu aussi donner une portée nouvelle à la déclaration des députés falisques, qu'on trouve chez Tite-Live ou Plutarque [1]. Il est enfin certain qu'il a raccourci et fragmenté l'exclamation de Brutus ([9] et [10]). Même s'il n'a pas consciemment rivalisé avec ces modèles, force est de constater qu'il est parvenu à une expression plus brève qu'eux.

En second lieu, certaines de ces maximes comportent des clausules recherchées par notre historien et sont ainsi mises en valeur: signalons en particulier, pour celles qui sont de quelque longueur, le crétique-tribraque ([4] et [12]) et le crétique-trochée ([9] et [10]),⁵³ le parallélisme de ces *sententiae* juxtaposées étant dans ce dernier cas renforcé par la reprise finale en polyptote de *virtus*. À cet égard, ces *sententiae* sont particulièrement bien ciselées, avec des paronomases (*semper/sperare*, en [11]), des parallélismes ([1], [13]), une métonymie ([7]), des polyptotes ([8]), etc.

Fonction narrative. D'un point de vue narratif, les *sententiae* n'ont pas vraiment de rôle conclusif. L'habitude de Florus, qui était du reste celle aussi d'un Valère Maxime,⁵⁴ consistant à placer une formule brillante, volontairement paradoxale ou assassine à la fin d'un chapitre, est bien connue.⁵⁵ Mais il s'agit là des *sententiae* plus récentes dont parlait Quintilien (des

berg, *Sentenzen im Werk des Jüngeren Plinius*, in: *Plinius der Jüngere und seine Zeit*, edd. L. Castagna & E. Lefèvre, Munich - Leipzig 2003, 41).

⁵¹ Cf. *Rhet. Her.*, 4,24: *Huiusmodi sententiae simplices non sunt improbandae, propterea quod habet brevis expositio, si rationis nullius indiget, magnam delectationem* ("Les sentences simples de ce genre ne sont pas à dédaigner, car une formulation concise, si elle n'a besoin d'aucune explication, procure un grand agrément").

⁵² Pour la définition de la *sententia duplex*, cf. *Quint., Inst. or.*, 8,5,4, qui donne l'exemple suivant, emprunté à Térence: *Obsequium amicos, veritas odium parit*.

⁵³ Ces clausules sont celles que Florus recherche de préférence: cf. S. Lilliedahl, *Florusstudien. Beiträge zur Kenntnis des rhetorischen Stils der silbernen Latinität*, Lund 1928, 86–88 et 90/91; *Jal, Florus* (n. 10), t. 1, LX/LXI.

⁵⁴ Cf. B. W. Sinclair, *Declamatory Sententiae in Valerius Maximus*, in: *Prometheus* 10 (1984), 145.

⁵⁵ E. g. 1,2,6; 1,4,8; 1,5,15; 1,6,11; 1,8,3; 1,26,3; 1,29,2; 1,30,5; 1,31,18, etc. Cf. *Jal, Florus* (n. 10), t. 1, L/LI.

pointes):⁵⁶ chez Florus, les *sententiae* gnomiques ont rarement une fonction de cet ordre, la principale exception étant la sentence [1], que l'épitomateur place à la fin de l'épisode, ayant déjà annoncé par anticipation que Faléries s'était rendue spontanément (1, 6, 4).⁵⁷

Elles n'ont pas non plus comme fonction essentielle, comme c'est souvent le cas chez Polybe ou chez César par exemple, qui les introduit par un mot exprimant la comparaison (*ut*), de signaler une coïncidence entre un fait empiriquement constaté et une vérité d'ordre général ou encore d'expliquer, au moyen d'une conjonction causale (*nam* ou *enim*), l'événement ponctuel au regard d'une loi universelle.⁵⁸

Loin donc d'être un simple commentaire des faits qui viennent d'être rapportés, une forme de parenthèse, ces *sententiae* remplissent plutôt une fonction de transition dans le récit.

Le premier type de transition consiste à exprimer une opposition avec ce qui précède, pour introduire en l'expliquant une modification dans l'ordre des choses. C'est le cas des sentences [2], [4], [6], [9], [10], [11] et [12]: l'opposition est souvent matérialisée par la conjonction *sed* ([2], [6], [9], [12]), qui, préluant à une forme de rebondissement, relance le récit; l'opposition peut aussi se faire sous la forme d'un *nisi quod* [11], impliquant une réserve avec ce qui vient d'être énoncé, ou bien à travers une asyndète [4].

Le second type de transition fournit une justification, portant non sur ce qui précède, mais sur ce qui suit, pour annoncer un renversement de situation: la décision romaine de voler au secours de Sagonte [3], la vigueur inédite des soldats qui servent sous les ordres de Scipion Émilien [5], ou bien l'entente entre Sertorius et les peuplades hispaniques [8].

Ces *sententiae* contribuent à la vivacité que Florus entend donner en général à son récit: elles se substituent en effet à une analyse approfondie. La *sententia* [8], par exemple, évite de rendre en compte en détail de la façon dont Sertorius a rallié à lui les cités hispaniques, qui était évidemment plus complexe que le laisse entendre cette formule brillante; de la même façon, la *sententia* [4] permet à Florus de se livrer à une énumération retraçant les différentes campagnes militaires des Romains en Espagne sans avoir à revenir systématiquement sur le contexte historique propre à chacune. Quant aux *sententiae* [6] et [7], elles épargnent à l'historien le récit des intrigues

⁵⁶ Quint., Inst. or., 8,5,2, puis 13/14, condamnait d'ailleurs cet emploi abusif dans l'art oratoire de son temps.

⁵⁷ Nos autres sources (Liv., 5,27; Val. Max., 6,5,1; Plut., Cam., 10) suivent l'ordre chronologique et placent la reddition de la ville après la belle action de Camille.

⁵⁸ Cf. e. g. Preiswerk, *Sententiae* (n. 2), 214–216.

politiques qui occupaient tant de place dans le *Bellum Jugurthinum* de Salluste. On rejoint ici la *brevitas* que nous mentionnions plus haut, mais s’y ajoutent aussi peut-être des considérations patriotiques: la *sententia* [2], comme nous l’avons signalé en passant, permet de taire complètement le détail des négociations, qui montraient, chez Tite-Live, des ambassadeurs romains moins vertueux que le suggère Florus à travers cette *sententia* bien commode. La généralité de la *sententia* balaie le fait qu’exceptionnellement, les députés romains étaient, selon les termes mêmes de Tite-Live, du côté de la barbarie, et les Gaulois, du côté du *ius*.

De fait, la fonction idéologique de ces *sententiae* n’est pas à négliger.

Fonction idéologique. Il convient avant tout de souligner l’apparence de véracité que Florus entend conférer à ses *sententiae*. Il ne mentionne pas de *sententiae* immorales qu’il n’approuverait pas lui-même, comme le faisaient des historiens tels que Tite-Live et Tacite, en les prêtant à des personnages méprisables dont les idées seraient démenties par la suite.⁵⁹ Aussi ces pensées sont-elles celles du narrateur ou bien celles d’un personnage moralement estimable (Camille, Brutus), en accord avec les recommandations de Quintilien (Inst. or., 8, 5, 8).⁶⁰

La *sententia*, conformément à sa nature même, tire sa force de son contenu et de sa forme, puisqu’elle peut se suffire à elle-même;⁶¹ cependant, l’historien lui donne un poids encore plus important, de deux façons.

Tout d’abord, il indique explicitement, par quelques mots, qu’il énonce une vérité: la formule *proditum est* indique qu’il s’agit d’un proverbe [5]; le verbe *sciebat* [1], l’adjectif *expertus* [7] soulignent bien que Camille et Jugurtha ont à l’esprit, non une opinion personnelle et contingente, mais bien une vérité générale. L’adverbe *vere* [5], la précision préalable *quantum*

⁵⁹ Lucain, dans le discours qu’il prête à Pothin au chant 8 du *Bellum civile* (484–495), ou Sénèque, à travers des personnages comme Atrée (*Thyeste*) ou Pyrrhus (*Les Troyennes*), sont bien sûr allés plus loin encore dans cette direction. – De fait, si les premiers théoriciens définissaient la *sententia* comme exprimant une idée acceptable par tous, Quintilien se contentait de la définir comme une *vox universalis* (cf. supra, p. 109): sur cette évolution, voir les remarques de Sinclair, Tacitus (n. 2), 155/156.

⁶⁰ Aussi Aristt., Rhet., 1395 a. Même Jugurtha, malgré ses vices, a su percevoir une dimension du caractère des Romains [7], puisque l’idée qu’il énonce se trouve conforme à la vision générale de l’historien (voir infra [p. 124/125]). Seule la *sententia* [11] pourrait avoir, comme nous l’avons mentionné, une dimension ironique, mais cela n’a rien de certain.

⁶¹ Voir sur ce point les remarques de G. Achard, “Les proverbes dans l’œuvre cicéronienne”, in: Proverbes et sentences (n. 11), 99.

verum est [10] sont aussi des marques venant renforcer, à l'intention du lecteur, la force du principe qui va être délivré.

En second lieu, toutes ces *sententiae* entrent en résonance avec le contexte immédiat ou avec le reste du récit, que ce soit avec la narration, ou bien avec une autre *sententia* très proche, la seconde venant alors confirmer ([9] et [10]) ou expliciter ([12] et [13]) la première.⁶²

Elles participent donc à la construction d'un idéal moral et politique dans lequel les faits et les idées générales s'apportent des confirmations mutuelles. Par voie de conséquence, elles n'ont pas un rôle strictement ornemental, et ne sont pas non plus là pour délivrer une leçon ponctuelle, destinée à édifier un lectorat en voie de formation morale.⁶³ Elles ont au contraire un contenu qui doit être analysé au regard de l'ensemble de l'ouvrage.⁶⁴ Nous nous arrêterons ici sur trois points.

a) Examinons tout d'abord l'idée d'un déclin moral entre le premier âge de Rome et la fin du troisième,⁶⁵ déclin annoncé dès le *proemium*. La *sententia* [1] ancre Camille dans le premier âge de Rome: par son respect de la *fides*, il incarne parfaitement les vertus de son peuple et de son temps, comme le confirmera la *sententia* [3]. La situation évolue rapidement: à cause du geste déloyal d'Aquilius, qui, pour vaincre les restes de la coalition menée par Aristonicus, en vient à employer du poison, la *victoria est infamis*, et perd donc toute valeur (1, 35, 7); plus tard, ce sont des personnages méprisables, comme Crassus ou Marc-Antoine, qui subiront des désastres pour avoir mené des guerres au mépris de la *fides* (1, 46, 6; 2, 20, 1/2). C'est

⁶² Ce qui est un phénomène assez courant: cf. e. g. A. Orlandini, *Structures* (n. 11), 85/86 (au sujet de Properce). Parmi les historiens, Pol., 3, 81, 8–11; 10, 17, 1–3, en fournit des exemples remarquables.

⁶³ Sur la fonction pédagogique prêtée aux sentences, cf. Eschn., *Ctes.*, 135; Sen., *Ep.*, 33, 7, et, sur ce dernier passage, M. Dinter, *Sententiae in Senecan Tragedy*, in: *Seneca Philosopher*, edd. J. Wildberger et M. L. Colish, Berlin - New York 2014, 336/337. De fait, on a parfois vu dans l'*Epitomé* un ouvrage scolaire, dans lequel certaines sentences, comme la [4], auraient pu avoir un rôle didactique; mais cette hypothèse doit être abandonnée, ainsi que l'ont démontré Jal, *Florus* (n. 10), XXXVI–XXXIX, puis Hose, *Erneuerung* (n. 12), 62–65.

⁶⁴ Les travaux de Kirchner, Stegner ou Keitel (n. 2) prouvent que c'était aussi le cas chez Tacite.

⁶⁵ Le premier âge correspond à l'époque royale; le troisième, à la période comprise entre la première guerre punique et Auguste, même si tous les savants ne s'accordent pas sur le terme exact (naissance d'Auguste? 29 a.C.? mort d'Auguste?). Ce troisième âge se divise en une période heureuse, où les mœurs sont encore pures, et une période désastreuse, qui commence en 146 ou en 133. Voir sur tous ces points e. g. Facchini Tosi, *Il proemio* (n. 10), 29–33.

dans cette deuxième partie du troisième âge que se situent les mots de Jugurtha [7]: ils recevront une confirmation un peu plus loin dans le récit, lorsque Mithridate, “connaissant bien la cupidité romaine” (*Romanae avaritiae peritus*), ordonnera à ses hommes de jeter leurs bagages et leurs richesses pour retarder la poursuite des ennemis (1, 40, 18). D’une façon plus générale, la maxime corrobore le désarroi de Florus, qui constate la décadence morale dans laquelle Rome est plongée à cette période de son histoire (1, 47, 8–13). On peut d’ailleurs se demander si l’historien ne s’est pas ici livré à jeu subtil à partir de l’idée qu’il venait d’énoncer selon laquelle la guerre de Jugurtha ne se situe plus dans les *anni aurei*, mais inaugure, en quelque sorte les *anni ferrei* (1, 34 [= 2, 19], 2/3): car c’est paradoxalement lors de ces *anni ferrei* marquées par la corruption des esprits que les Romains, oubliant leurs vertus guerrières ancestrales, délaissent le *ferrum* (de leurs armes) pour l’*aurum* (offert par Jugurtha). Quant aux *sententiae* traitant de la *virtus* ([9] et [10]), nous avons bien vu qu’elles n’étaient pas seulement ces truismes prenant pour fondement la *fortuna* qui, selon Quintilien, émaillaient les discours de rhéteurs:⁶⁶ les mots de Brutus recouvrent une vérité profonde, si l’on envisage la dégradation progressive des valeurs et des idéaux dans l’histoire romaine.

b) La question se pose ensuite des résonances contemporaines de ces sentences. Les *sententiae* [4] et [12], en particulier, renverraient selon plusieurs commentateurs à la conception de l’empire qu’avaient les premiers Antonins:⁶⁷ l’expansion de l’empire est source de gloire, mais elle le rend difficile à défendre et à gouverner, au point qu’il peut s’effondrer sous ses propres forces (cf. aussi 1, 47, 6). Le lecteur ne se trouve donc plus seulement en face d’une vérité générale éclairant le passé, mais d’une conception largement diffusée à sa propre époque. L’idée qu’un gouvernement équitable est indispensable à la cohésion de l’empire [13] est plus commune, mais renvoie à au moins deux autres passages de l’*Epitomé*, ce qui prouve bien qu’il ne s’agit pas d’un simple lieu commun ornemental, mais bien d’une conviction profonde de l’auteur: Numa, après les conquêtes de

⁶⁶ Sen. Rhet., Contr., 1 praef., 23, mentionnait la *fortuna* comme le premier domaine dans lequel on pouvait citer des *sententiae* sans grand rapport avec la situation même.

⁶⁷ Notamment parmi ceux qui sont partisans d’une datation de l’*Epitomé* à l’époque d’Hadrien: cf. SHA, Hadr., 5, 1–4; P. Jal, Nature et signification politique de l’œuvre de Florus, in: REL 43 (1965), 380; W. Den Boer, Some Minor Roman Historians, Leyde 1972, 6. Hose, Erneuerung (n. 12), 136/137, juge cependant que Florus exprime ici une conception plus large de son époque, et ne se limite pas à une propagande favorable à Hadrien. Du reste, cette phrase n’exclut pas une datation antonine (Havas, Florianiana [n. 5], 30).

Romulus “amena enfin ce peuple farouche à gouverner dans la religion et la justice l’empire dont il s’était emparé par la force et l’injustice” (*Eo denique ferozem populum redegit, ut, quod vi et iniuria occuparat imperium, religione atque iustitia gubernaret* [1, 1 [= 1, 2], 4). Le contraste entre les *vires* et le *ius* de la *sententia* [13] concerne aussi l’acquisition du royaume d’Attale, qui s’est faite *non quidem bello, nec armis, sed quod aequius, testamenti iure* (1, 35, 3): si l’annexion ne peut être faite elle-même par le droit, qu’il en aille ainsi du moins pour la gestion quotidienne de la province.⁶⁸

c) Enfin, au-delà de l’idée courante selon laquelle le général permet de galvaniser ses troupes au point de faire émerger des talents latents jusqu’alors, les *sententiae* [5] et [8] abordent un thème important pour Florus: celui de l’adéquation entre les qualités d’un peuple et celles de celui qu’il a à sa tête. Dès le prologue, il lie en effet l’action du peuple romain à l’*inertia* (les premiers *Caesares*) ou au contraire à la vigueur (Trajan) de ses empereurs (proem., 8); le *populus Romanus* est *ferox* sous Romulus, pieux et pacifique sous Numa (1, 1 [= 1, 2], 4), discipliné sous Tullus Hostilius (1, 2, 4), etc. De la même façon, si les Lusitaniens et les Numantins furent les seuls peuples d’Espagne capables de résister aux Romains, c’est parce qu’ils étaient les seuls à avoir des chefs (1, 33, 13). Plus profondément, il conçoit, de façon certes classique, l’État romain comme un corps, à travers la fable de Ménénius Agrippa sur les membres et l’estomac (1, 17 [= 1, 23], 2), mais aussi à l’occasion de remarques personnelles (2, 6, 1; 2, 14, 8). Auguste, quant à lui, est comme la *mens*, l’*anima* qui insuffla un élan nouveau au corps de l’empire (2, 14, 5/6). Bref, pour convenues qu’elles soient, ces deux *sententiae* s’intègrent parfaitement à la vision profonde que Florus se fait d’un État, qu’il voit comme un organisme, ce qui renforce secondairement la vision fondamentalement biologique de l’histoire romaine.

* * *

Concluons. Chez Florus, les *sententiae* de type gnomique sont nettement moins nombreuses que les *sententiae* de type épigrammatique. Elles sont surtout d’ordre militaire, politique et moral, mais n’abordent pas les thèmes de la psychologie individuelle ou de l’écriture de l’histoire. Elles ont une fonction esthétique évidente: Florus cherche visiblement à obtenir une forme

⁶⁸ Et inversement, Tarquin le Superbe “n’exerça pas son pouvoir acquis par le crime d’une façon plus honnête que celle dont il l’avait acquis” (1, 1 [= 1, 6], 4: *Hic [...] scelere partam potestatem non melius egit quam adquisiverat*).

condensée à l'extrême, en rivalisant sur ce terrain avec des écrivains précédents; il se montre aussi attentif à leur qualités rythmiques et formelles. Mais elles jouent également un rôle dans la narration: au lieu de conclure un épisode en lui donnant une explication morale, ou bien simplement d'avoir un rôle parenthétique, elles servent de transition et relancent le récit. En se substituant à des exposés explicatifs plus longs, elles participent ainsi à la vivacité de l'expression. Enfin, d'un point de vue idéologique, elles vérifient entièrement les conceptions exposées par Florus, en particulier en ce qui concerne le déclin de Rome, la nécessité d'une politique extérieure prudente et la vision organique de l'État.

Guillaume Flamerie de Lachapelle
Institut Ausonius – UMR 5607
Université Bordeaux Montaigne

